

L'Italie était à peine faite que son premier roi lui avait donné un programme d'action. « L'Italie est libre et une, avait-il dit. Désormais il ne dépend que de nous de la faire grande et heureuse. » Ainsi l'Italie écoutait l'appel de la vie, subissait la loi de l'être. Son sort était très beau, presque inespéré. Elle ne se contenterait pas de son sort. Déjà la stagnation, la résignation, la médiocrité lui faisaient horreur. Le pape Nicolas V, qui était florentin, disait, à ce qu'on rapporte, « qu'un Italien n'a pas encore pris possession d'une place qu'il rêve déjà aux moyens d'atteindre la place au-dessus. » C'est vrai des Italiens. C'est aussi vrai de beaucoup d'autres. C'est vrai de tout homme actif jusqu'à ce qu'il ait un pied dans le tombeau. C'est vrai de toute nation jusqu'à ce qu'elle soit mûre pour la décadence.

Parce qu'il descendait des tout petits seigneurs de Maurienne, parce qu'il n'avait lui-même régné que sur le Piémont et la Savoie, Victor-Emmanuel II ne s'était nullement senti obligé de se contenter, ni du royaume d'Italie de 1860, ni, en 1870, de son royaume accru de Rome. Il avait même, avec beaucoup de ses fidèles et de ses sujets, passé par une phase d'ambition prématurée, de mégalomanie si l'on veut, bien vite corrigée,